

# Un laïque écossais pieux et hérétique

Autor(en): **Astié, J.-F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **20 (1887)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379406>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# UN LAÏQUE ÉCOSSAIS PIEUX ET HÉRÉTIQUE

PAR

J.-F. ASTIÉ

---

## I

### L'hérétique.

On ne saurait tout mettre dans un titre. Celui-ci a donc besoin d'être complété. Pour bien saisir la physionomie de notre laïque pieux et hérétique, il convient d'ajouter qu'il est membre de l'Eglise libre d'Ecosse qui passe pour stricte entre toutes.

A dire le vrai cependant, notre laïque professe sur la nature de l'Eglise des principes qui, à la rigueur, le mettent au-dessus, sinon en dehors d'elles toutes. Il ne croit pas à l'institution divine de l'Eglise ; il se borne à voir en elle un fruit social inévitable du christianisme. Il est naturel, convenable, que ceux qui croient en Jésus-Christ s'unissent entre eux, comme le font les hommes qui ont un but commun dans la vie, en fondant des sociétés savantes, politiques, commerciales et autres.

Mais la faute de l'Eglise chrétienne, faute qui remonte au tout commencement, a été de confondre de pareilles corporations avec cette communauté invisible, reconnaissable seulement d'une façon partielle, dont les membres sont en sympathie avec l'esprit de Jésus-Christ. Jésus lui-même n'avait aucune idée d'une pareille société constituée représentant son royaume. « Mon royaume n'est pas de ce monde, » dit-il. Et sa parabole du jugement dernier semble indiquer qu'il tenait pour

ses disciples tous ceux qui, comme lui, étaient animés du désir de soulager les maux de l'humanité souffrante, même sous la forme la plus simple.

Ce retour à l'idée que le Seigneur lui-même avait de l'Eglise est le moyen radical de couper court à l'esprit sectaire, d'en finir avec les querelles ecclésiastiques, singulièrement déplacées dans le protestantisme. Il n'y a pas de type d'Eglise, chaque groupe de fidèles s'organise à sa manière; elles sont les unes et les autres les sections, les fractions d'un même tout; rien de plus inconvenant donc que les accusations d'être des sectes qu'elles n'ont pas encore perdu la mauvaise habitude de se renvoyer l'une à l'autre.

Bien que toutes nos institutions chrétiennes reposent plus ou moins sur une base fautive, notre devoir n'est pas de travailler à les renverser, mais d'en tirer le meilleur parti possible pour le bien. Chacun débute par être membre d'une secte, mais il doit faire effort pour s'élever plus haut et pour pénétrer peu à peu dans un cercle plus large de fraternité. Jésus-Christ a plusieurs brebis qui n'appartiennent pas à ce troupeau particulier que le monde appelle les chrétiens.

Un homme qui n'admet le droit divin d'aucune Eglise particulière ne peut s'exagérer la valeur de la tradition dogmatique d'elles toutes. Les diverses Eglises du passé se valent: elles ont le tort commun d'être des Eglises dogmatiques, c'est-à-dire persécutrices. La papauté, le libre examen, les presbytériens sont animés du même esprit. Si votre jugement privé n'arrive pas à des résultats d'accord avec les symboles, les confessions de foi, vous êtes destitué; on exhorte les gens à vous fuir comme un hérétique, un sceptique, un libre penseur dont la société est dangereuse. Vous avez beau mener une vie pure, avoir une conduite irréprochable; on dira que justement tout cela vous rend plus dangereux. Si votre divergence est tenue pour sérieuse vous êtes exclu de la communion de l'Eglise. Voilà l'instrument de persécution à l'usage des protestants. Il est tout aussi efficace pour produire des hypocrites que les tortures mêmes de l'inquisition romaine. Aussi longtemps que le drapeau de la communauté chrétienne dépendra des opinions

humaines, notre Ecosais ne peut voir une différence appréciable en principe dans le fait que ces hommes constituent le concile de Trente ou l'assemblée de Westminster. C'est dans ce dogmatisme de toutes les Eglises, dit notre laïque, que réside l'esprit de l'antéchrist dont il est si souvent question dans le Nouveau Testament.

Ce dogmatisme invétéré des Eglises a pour résultat de compromettre la théologie aux yeux des autres sciences. Les objections du monde portent non pas essentiellement contre l'étude de la théologie elle-même, mais contre la forme que prennent ordinairement les études théologiques. L'étude des œuvres de Dieu a quelque chose de mystérieux ; l'étude de Dieu lui-même et de ses relations avec l'humanité est de toutes la plus mystérieuse. Ceux qui enseignent les sciences ordinaires admettent le mystère ; ils reconnaissent que les conclusions admises aujourd'hui peuvent être renversées par les recherches qu'on fera demain.

Il en est tout autrement des théologiens en général. Ils maintiennent que leurs idées ne sauraient admettre de contradiction. Les études nouvelles peuvent sans doute, à leur sens, ajouter beaucoup à ce qu'on connaît déjà. Mais rien d'important et d'acquis ne saurait être changé. On permet à peine à un homme d'enseigner s'il ne prend l'engagement de s'abstenir de modifier sérieusement les conclusions déjà admises. Une connaissance scientifique est-elle opposée aux conclusions de la théologie ? L'homme scientifique est *eo ipso* déclaré être dans le faux. Et, bien que depuis des siècles les théologiens ne cessent de battre en retraite devant les progrès de la science, ils se croient toujours aussi inébranlables dans leur position que du temps de Galilée.

Les hommes d'étude ne sauraient blâmer les théologiens de ne pas avoir fait des découvertes scientifiques. Ce dont ils se plaignent c'est de voir les théologiens employer leur influence à faire repousser les découvertes, si elles semblent en désaccord avec la doctrine établie. Quant à moi, dit notre laïque, j'estime que la théologie est le plus intéressant de tous les champs de recherches, à condition qu'elle use de la même



liberté accordée à toutes les autres sciences. Mais si l'homme d'étude est contraint de respecter les opinions des siècles passés, plus qu'elle ne semblent le mériter d'après leur nature intrinsèque, cette étude est sans profit aucun, sinon nuisible.

Ma grande objection contre la position prise généralement par la théologie est la suivante : elle prétend conférer une valeur immuable, infaillible aux conclusions d'hommes faibles ; elle tente de réduire les relations si diverses de l'homme avec un Dieu infini aux mesquines limites d'un système étroit, ne voyant qu'un seul côté des choses.

Notre Ecossais n'est pas seulement un laïque hérétique quelque peu théologien, il a même une pointe d'esprit philosophique : non content de signaler le mal, il remonte aux causes. Si la théologie, qui était jadis la reine des sciences, est aujourd'hui mise à l'index ; si ceux qui s'en occupent sont traités un peu comme des archéologues, scrutant les arcanes d'une science occulte, scellée pour le vulgaire ; si après avoir dans les grands jours marché à la tête de l'humanité, elle s'entend traiter de sabot, d'écrevisse, elle ne doit s'en prendre qu'à elle seule. Oubliant qu'elle n'est, après tout, qu'une science humaine des choses divines, elle a prétendu se donner comme une science divine, définitive, infaillible des choses divines et humaines. Dès l'instant où elle se donne comme une science divine inspirée, la théologie abdique son caractère humain ; elle ne doit pas s'étonner qu'on tende toujours plus à la ranger parmi les curiosités comme l'alchimie, devant laquelle on passe en levant les épaules.

D'après notre laïque, la théologie protestante aurait commis cette faute qui, après l'avoir isolée et mise au ban des sciences, risque de la perdre définitivement, en substituant l'autorité dogmatique, intellectuelle de la Bible à l'autorité de l'Eglise. « Cela ne fait pas la moindre ombre d'un doute, dit-il, il y a un protestantisme suspect qui fait reposer sa foi sur l'autorité de la Bible, comme le catholique fait reposer la sienne sur l'autorité de l'Eglise. »

L'erreur commune aux catholiques et à beaucoup de protestants c'est l'idée d'autorité extérieure. Il n'y a pas, il ne

peut y avoir d'autorité extérieure en matières intellectuelles. Voici ce qu'il entend par cette autorité extérieure qu'il répudie sans réserve aucune. C'est cette manière de raisonner qui suppose qu'il suffit d'établir que quelque chose est enseigné par l'Écriture pour qu'on doive nécessairement le tenir pour vrai. Aussitôt qu'on admet qu'il faut croire tout ce qui peut être prouvé par l'Écriture, on ouvre la porte à toute espèce de superstition, de bigotisme, d'intolérance. « J'estime, dit expressément le membre de l'Église libre d'Écosse, que c'est nier la vraie royauté de Christ, quand un homme fait abdiquer ses convictions devant les ordres d'un prophète, d'un prêtre, d'un roi, fussent-ils Moïse, Aaron ou David. » Et il ajoute : « Croire une chose parce qu'elle peut être prouvée par l'Écriture, par la grammaire et le dictionnaire, c'est là du dogmatisme, du rationalisme, de la superstition. »

Notre auteur examine les preuves qu'on avance en faveur de l'infaillibilité et de la divinité absolue de la Bible.

Ici se présente d'abord une question préalable. Qu'est-ce que la Bible ? Une compilation de livres fort divers, faite par des hommes. On sait la date, le jour dans lequel tel livre a été repoussé, tel autre admis à la majorité ou à l'unanimité des suffrages des membres d'un concile. Que dire en face de ce fait incontestable et incontesté ? Admettrons-nous que les critiques ont été infaillibles dans le choix de ce qui était authentique et de ce qui ne l'était pas, et que les conciles, qui ont sanctionné les recherches et choisi les écrits que le commun peuple doit accepter comme parole inspirée de Dieu, sont infaillibles dans les choix qu'ils ont cru devoir faire ? Mais si pour ce travail de compilation nous réclamons l'infaillibilité de l'Église, on ne voit pas comment nous pouvons repousser logiquement la prétention romaine à l'infaillibilité dans les questions d'interprétation.

En face de cette difficulté, remarque notre Écossais, beaucoup d'âmes pieuses ont cru devoir chercher un refuge dans l'Église romaine. Elles ont parfaitement bien senti que si une Église infaillible est nécessaire pour certifier une Bible infaillible à ceux qui ne peuvent apprécier les preuves par eux-

mêmes, alors ils doivent entrer dans une Eglise qui réclame l'infaillibilité comme son caractère distinctif.

Examinons maintenant les arguments par lesquels on prétend établir l'autorité, l'infaillibilité de l'Écriture. On prouve que certains documents ont été écrits par certains hommes ; on démontre ensuite que ces documents sont à peu près corrects ; on fait voir enfin que les écrivains qui ont rédigé ces documents ont donné certains signes miraculeux établissant qu'ils étaient littéralement les organes de Dieu. Et voici la conclusion : un système de théologie logiquement dégagé des termes mêmes de ces documents doit nécessairement être juste.

Notre laïque fait là-dessus deux remarques. D'abord qui est-ce qui pourra apprécier la valeur de ces preuves logiques ? Il n'y a pas un homme sur cent capable de le faire ; le catéchumène, le laïque, sont obligés de s'en remettre à ce que leur dit le pasteur. De sorte que virtuellement le protestant fait reposer sa foi, comme le catholique, sur le témoignage de l'Église. Il y a cependant un grand désavantage du côté du protestant. Son Église est très inférieure en nombre, divisée d'opinion ; elle n'a pas le prestige historique de l'Église romaine ; on le voit, dès que le protestant veut recourir à l'autorité extérieure, il s'engage dans une voie qui le conduit à Rome.

Tous ces arguments-là, — c'est la seconde remarque de notre Écossais, — sont éminemment terrestres. Cette preuve logique n'a rien de religieux. Le christianisme et la logique sont aussi distants que la poésie et l'arithmétique, mais sans être en opposition. Vous ne sauriez, au moyen de l'arithmétique, prouver que les vérités poétiques ébranlent le cœur ; mais d'un autre côté la vraie poésie n'affirme jamais rien qui puisse être renversé par les règles de l'arithmétique. On ne prouve pas plus par la logique qu'il faut aimer Dieu, qu'on ne prouve à un enfant qu'il doit aimer ses parents. Ce rationalisme qui prétend prouver le christianisme par la logique, est le principe corrupteur de l'orthodoxie ; il l'expose sans cesse aux attaques de ceux qui sont plus habiles qu'elle à manier ses propres instruments. Cet argument n'est ni populaire, ni protestant, parce qu'il n'est ni religieux ni chrétien.

Passons maintenant aux faits ; ouvrons la Bible pour voir si elle est exclusivement divine et infaillible. Tous ceux qui ont une idée intelligente de la nature de la sainte Ecriture, doivent reconnaître qu'elle est en partie divine, en partie humaine ; que sous la forme extérieure qu'elle a actuellement, elle n'est pas tombée de Jupiter. Pour commencer par tout ce qu'il y a de plus extérieur, tout le monde convient que la reliure, le papier, l'encre, sont l'œuvre de l'homme. Mais où tracer la ligne de démarcation ? C'est là la grosse question qui plonge dans la plus grande perplexité les chrétiens d'aujourd'hui.

Le problème à résoudre est capital, car une erreur dans un sens ou dans l'autre, entraîne les plus fâcheuses conséquences. Traitez-vous l'élément divin comme purement humain ? Vous tombez dans l'incrédulité. Rendez-vous les honneurs divins à l'élément humain dans l'Ecriture ? Vous tombez dans cette forme de l'idolâtrie à laquelle sont particulièrement exposées les personnes dévouées et sérieuses. Les détails dans lesquels les massorètes sont entrés chez les Juifs, fournissent un exemple de cette idolâtrie. Chez nous, aujourd'hui encore, nous constatons parmi les vrais chrétiens sérieux une tendance à rendre hommage à l'élément visible, temporaire et non pas à ce qui est invisible, éternel. On prend le livre comme étant spécialement la Parole de Dieu, la plus haute révélation du Père, au lieu de s'élever à celui auquel seulement le livre rend témoignage, à Jésus-Christ, la tête éternellement vivante de la race humaine, la vraie lumière éclairant tout homme qui vient au monde.

Pour autant que je connais quelque chose de l'histoire ecclésiastique, la ligne séparant l'élément divin de l'élément humain a été avançant et reculant, suivant les époques et les tendances. On a parfois considéré les traductions, les lettres comme choses divines ; dans d'autres temps les conceptions les plus élevées de la nature du Père ont été considérées comme ayant leur origine dans le développement naturel de l'intelligence humaine.

Sans doute la Bible est dans une grande mesure le document des inspirations divines et dans cette mesure-là elle est d'une valeur incalculable pour l'Eglise ; mais nous ne saurions

aller au delà, car nous savons aussi que la Bible n'est pas toute d'inspiration divine. Prenez, par exemple, le premier chapitre de saint Matthieu : l'auteur falsifie les généalogies, il omet trois générations.

Et dans quel but ? Dans le but puéril d'obtenir trois fois quatorze générations. Il va sans dire que ce serait un blasphème de mettre une vulgaire déception de ce genre sur le compte du Saint-Esprit. De sorte que nous sommes amenés à la conclusion que ce chapitre du moins ne fait pas partie des Ecritures données par l'inspiration divine.

Il n'est pas d'homme de science aujourd'hui qui ne rejette une partie plus ou moins considérable de ce que nous appelons la Bible. A commencer par 1 Jean V, 7, universellement rejeté : « Il y en a trois dans le ciel qui rendent témoignage, le Père, la Parole et le Saint-Esprit ; » et ces trois-là ne sont qu'un. (Act. VIII, 37 ; Math. VI, 13) et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on en vienne à rejeter des livres entiers.

C'est donc à l'appréciation individuelle qu'il appartient de déterminer dans quelle mesure les idées humaines sont mélangées aux inspirations divines dans le volume. Le mineur ne méprise pas l'or parce qu'il est mélangé d'alliage, mais il purifie, il raffine le précieux métal. C'est ainsi que la Bible doit être purifiée dans le creuset de l'expérience personnelle avant d'apparaître dans sa divine beauté.

On prétend souvent, il est vrai, que les Ecritures doivent être traitées comme un tout, comme un organisme et qu'il faut les conserver dans tous leurs détails, comme la Parole de Dieu parfaite ou la rejeter comme tout à fait suspecte. C'est là une idée absolue, l'idée du tout ou rien qui a déjà fait beaucoup de mal, soit au monde, soit à l'Eglise. Aux gens du monde cette assertion fournit un argument auquel ils ont souvent recours pour rejeter le tout, en voyant que l'on ne saurait méconnaître certaines inexactitudes de détail ; et pour l'Eglise en sanctionnant un système jurant avec les preuves, détruisant la délicatesse de conscience et conduisant au principe vicieux qui fait fléchir les convictions individuelles du juste et de l'injuste devant les jugements du clergé. Quand un homme reconnaît pour la



Parole de Dieu ce qui exerce la prérogative divine de discerner les pensées et les intuitions de son cœur et qu'il suspend son jugement au sujet de paroles n'exerçant pas cette puissance divine sur lui, son cœur reste ouvert et sa conscience libre. Si d'un autre côté, nous nous formons nos idées sur ce qu'il faut croire, d'après les simples mots, sans en éprouver personnellement la vérité, nous pouvons, comme les anciens pharisiens, ne pas reconnaître celui qui est lui-même la vérité, parce qu'il ne se manifeste pas sous la forme sur laquelle nous comptons d'après les paroles de l'Écriture.

L'argument le plus fort avancé en faveur de l'autorité de la Bible sur tous les points, est tiré du témoignage que notre Seigneur lui-même rend aux écrits de l'Ancien Testament. Mais, quand on y regarde d'un peu près, il se trouve que cette façon de raisonner implique plusieurs problèmes préalables qu'il faudrait d'abord résoudre. Cet argument ne serait admissible que si nous nous étions d'abord fait une idée d'un point capital. Dans quelle mesure la divinité de Christ a-t-elle été voilée quand il a pris notre nature ? Que faut-il penser de ces expressions : « *Il s'est fait pauvre ? Il a crû en sagesse ? Il a été fait en toutes choses semblable à ses frères ?* » Notre laïque se défend expressément de vouloir dogmatiser sur ces points délicats. Mais il se demande si, tout en maintenant la réalité de la nature divine et de la nature humaine de Christ, on ne pourrait pas arriver à quelque chose comme le point de vue suivant : pour tout ce qui concerne la morale, le bien et le mal, la sainteté, la justice, l'amour, Jésus-Christ s'est montré infailliblement fidèle à la nature de son Père. Mais, quant aux détails de l'histoire ancienne et quant à d'autres questions purement humaines, il aurait puisé ses informations à la même source ouverte à ses frères. Il n'entrait pas dans l'œuvre que son Père lui avait donnée à accomplir, de corriger les erreurs du passé dans des questions d'histoire ou de science. « Je ne donne pas d'opinion moi-même, ajoute notre laïque, je me borne à indiquer la nature du problème qu'il faudrait préalablement résoudre, avant d'être autorisé à invoquer avec intelligence le témoignage de Jésus, quant à de simples faits de l'histoire du passé. »

Du reste, les défenseurs de l'infaillibilité scripturaire fléchissent de toutes parts. Notre laïque cite un fait aussi triste que curieux. « Un savant docteur paraît avoir été amené lentement et comme malgré lui, à reconnaître ce que des hommes à l'esprit ouvert ont reconnu déjà depuis longtemps, savoir qu'il y a plus ou moins d'exactitude dans les documents scripturaire. Mais, tandis que d'autres, jaloux de la gloire de Dieu, ont attribué ces inexactitudes aux conceptions imparfaites des écrivains humains, il prend, lui, la position hardie de les attribuer à un mépris voulu de la vérité de la part de l'Esprit saint. Le Saint-Esprit aurait voulu éviter une exactitude monotone dans les détails, qui aurait paru pédantesque. Ce docteur prétend qu'il n'est pas loyal de refuser au Saint-Esprit la même latitude sur des détails sans importance, que nous accordons sans hésitation au collaborateur d'un journal. — J'estime, remarque notre laïque, que c'est là la moins satisfaisante de toutes les façons de traiter l'Écriture que j'aie jamais rencontrée. Prétendre que les Écritures ne sont pas le document de la révélation divine, le cas est assez grave ; mais attribuer des inexactitudes au Saint-Esprit, c'est, je pense, le comble de l'impiété. Je suppose cependant que le savant docteur ne pense pas ce qui est impliqué dans son langage ; mais que ses idées sont indécises, peu satisfaisantes, comme il convient dans une phase de transition, représentant cet état d'aridité qui sépare la beauté de la floraison au printemps, de la douceur des fruits mûrs en automne. Il est certain qu'il y a quelques années un pareil discours aurait été stigmatisé comme une attaque contre la Bible. »

Aucun expédient ne saurait donc aboutir. Notre Ecossais compare ceux qui y ont recours aux hommes qui s'efforcèrent jadis de sauver le vieux système astronomique. On se représentait le ciel comme une voûte immense et immobile avec des cercles particuliers se mouvant pour le soleil et pour la lune. Mais peu après on découvrit que les planètes aussi se mouvaient et alors il fallut recourir à tout un mécanisme, pour expliquer ces faits. Puis, vinrent les satellites, les comètes, dont il fallut rendre compte par de nouvelles imaginations. On accumula ainsi épicycles sur épicycles, jusqu'à ce que le mécanisme en

devint si compliqué, qu'il cessa d'être pratique et dut être abandonné.

« Quant à moi, dit notre laïque, il me semble que les expédients auxquels les théologiens orthodoxes ont recours pour faire cadrer d'anciennes théories avec les difficultés surgissant des découvertes modernes sont si peu pratiques, si peu sûrs que je m'attends tous les jours à voir les anciens systèmes de théologie partager le même sort que l'ancienne astronomie. »

Pourquoi persister à nier les faits, au lieu de reconnaître candidement la fausseté des anciennes théories ? D'après notre laïque, ce manque de franchise aurait les plus funestes conséquences pour la vie morale. Il rappelle que, dans les faillites qui eurent lieu, il y a quelques années en Ecosse, plusieurs des principaux coupables étaient des hommes remarquables par leur zèle religieux. « Les presbytériens, dit-il, soit de l'Eglise officielle, soit de l'Eglise libre, sont fort indignés de voir constater publiquement la relation intime entre le fait de faire de longues prières et de dévorer la maison des veuves... Il n'est pas aisé de se débarrasser de cette accusation, car je maintiens que c'est l'Eglise elle-même qui a favorisé cet esprit d'improbité qui vient d'être mis dernièrement au jour d'une façon si effrayante. Je sais que des multitudes d'hommes, parmi lesquels des ministres de l'Eglise, maintiennent l'inspiration de chaque portion de l'Écriture et cependant ils ne croient pas que la terre ait été rendue habitable pour recevoir l'homme huit jours après la création. Un document officiel récent va jusqu'à déclarer qu'il est expressément permis aux signataires de la confession de foi de faire leurs réserves mentales au sujet de la création, pourvu qu'ils continuent à signer la clause des six jours. »

Or, il n'y a pas de doute que l'interprétation la plus candide du premier chapitre de la Genèse, confirmée par le considérant des dix commandements, conduit la grande masse des lecteurs à comprendre l'enseignement de ce chapitre en ce sens que le monde a été créé en une de nos semaines. Sans doute, es hommes ont plusieurs méthodes pour expliquer le désaccord apparent entre les enseignements de la science et ceux de la



Genèse. Mais quelle est la portée de tout cela ? On arrive à cette idée monstrueuse : le Saint-Esprit de Dieu s'est exprimé en un langage qu'on peut expliquer comme verbalement correct et tel néanmoins que, durant vingt ou trente siècles, il a donné une fausse impression à tous les lecteurs. Une pareille doctrine renverse toute la moralité, elle tue la religion populaire. En effet, si le premier chapitre de la Bible signifie autre chose que ce qui résulte de l'interprétation naturelle de la langue, comment saurons-nous si tous les autres chapitres ne nous induisent pas également en erreur ? Si un homme, au nom de la religion, peut maintenir l'exactitude infaillible du premier chapitre de la Genèse, en faisant une réserve mentale quant à la signification du mot « jour, » il ne reste plus qu'un pas à faire pour cet homme, que l'Eglise elle-même a dressé à ces compromis de conscience, lorsqu'il s'agira de certifier, au moyen des mêmes réserves mentales, l'exactitude d'un faux bilan.

J'ai souvent été frappé en remarquant comment la conscience des hommes qui défendent les opinions les plus exagérées sur l'origine divine des Ecritures, est amenée à perdre sa délicatesse par l'habitude qu'elles contractent de recourir à des moyens ingénieux pour justifier les inexactitudes de la Bible, au lieu de les reconnaître et de les confesser franchement. Trop souvent cette contradiction de la conscience devient péniblement apparente dans les transactions d'affaires.— Cette déclaration est d'un poids particulier dans la bouche d'un très grand industriel.

Avant d'en venir aux objections qu'on peut faire contre les idées de notre laïque écossais, il importe de signaler les conséquences qu'il en tire lui-même.

1° La Bible ne sera jamais pour nous ce qu'elle est dans l'intention de Dieu jusqu'à ce que nous cessions de regarder la lettre et l'esprit comme une seule et même chose, pour reconnaître avec saint Paul qu'ils sont aussi séparés que la mort et la vie. Traiter la lettre comme divine est une manifestation de ce besoin idolâtre d'adorer les choses visibles que la Bible s'attache, — c'est là un de ses traits les plus caractéristiques,

— à condamner ; dégrader l'esprit à la mesure de la lettre, c'est purement et simplement du rationalisme.

2° Bien loin de s'affliger que la Bible ne soit pas revêtue de cette perfection, de cette infaillibilité extérieure que lui prêtent certaines personnes, il faut s'en réjouir. Quand nous voyons comment les Ecritures, même dans leur forme défectueuse actuelle, sont adorées avec une espèce d'idolâtrie par des multitudes d'âmes dévouées ; nous pouvons comprendre, combien plus irrésistible aurait été la tentation de tomber dans une pareille idolâtrie, si la forme extérieure avait possédé cette perfection absolue ; ce qui n'aurait pas manqué d'avoir lieu si la forme comme l'esprit était venue de Dieu.

3° Ni une forme parfaite, ni une forme imparfaite ne profitent à rien, mais le Saint-Esprit de Dieu. Une traduction défectueuse de la Sainte Ecriture a souvent accompli ce que la vie parfaite et les enseignements de Dieu manifesté en chair n'ont pas réussi à faire pour le peuple peu sympathique de la Judée.

4° Nous ne devons pas traiter l'Ecriture comme une déclaration infaillible, mais comme le témoignage d'un témoin digne de foi, comme Jean-Baptiste ou la femme de Samarie. Il est dit de Jean-Baptiste qu'il n'était pas la lumière, mais qu'il était envoyé pour rendre témoignage à la lumière. Il en est de même des Ecritures ; ce sont elles qui rendent témoignage de moi, dit Jésus, bien que des multitudes, aujourd'hui comme les Juifs autrefois, estiment avoir dans l'Ecriture la vie éternelle. Et ainsi, se contentant de croire au témoignage, elles adorent le messager et n'apprennent jamais ce que c'est que tenir actuellement la vie de Jésus-Christ lui-même.

Sans doute rien de plus naturel que d'aimer le moyen par lequel nous sommes entrés en contact avec la vérité ; c'est à juste titre que la Bible est placée au-dessus de tous les autres livres. Je maintiens seulement que quelle que soit sa haute position, la Bible demeure toujours un livre. Nous ne lui devons pas le respect qui ne revient qu'à Dieu seul, sous peine de voir notre cœur obscurci et de tomber dans la terrible position de ceux qui adorent la créature plutôt que le Créateur béni éter-

nellement. Les traditions de l'Eglise doivent être révérees autant que possible ; mais il y a un monde entier entre estime respectueuse et autorité divine ; en vérité il y a entre les deux expressions un abîme aussi grand que celui qui sépare les cieux et la terre.

Les objections qu'on élève contre le point de vue de notre laïque écossais sont nombreuses ; il en accepte quelques-unes et repousse les autres.

La principale objection, c'est qu'il rejette toute règle extérieure et qu'il laisse chaque homme se guider par ce qui paraît juste à ses yeux. — C'est parfaitement vrai, répond-il, et exactement comme cela doit être, si l'on veut bien se rappeler que c'est la conscience et non la volonté qui est l'œil de la foi, l'organe de la perception morale. La religion exerce une influence corruptrice si un homme professe ce qu'il ne sent pas, le tout pour paraître orthodoxe. Et pas un homme sur cent mille n'est en mesure d'apprécier les preuves permettant de se former un jugement sur la nature, l'étendue de l'élément divin dans les Saintes Ecritures. L'élément divin peut éclairer la conscience ; il ne manquera jamais de le faire pour celui qui reçoit humblement la grâce divine ; de sorte qu'un homme puisse marcher dans la lumière, sans pouvoir expliquer comment il a été appelé des ténèbres à la merveilleuse lumière de Dieu. Pas plus peut être que le pauvre aveugle auquel Jésus rendit la vue. Son unique réponse à l'accusation d'hétérodoxie contre celui qui l'avait guéri fut celle-ci : « Je sais une chose, autrefois j'étais aveugle et maintenant je vois. »

Dans les choses de la vie extérieure, nous avons les autorités civiles et militaires, ecclésiastiques et sociales, l'autorité domestique ; mais dans les questions spirituelles nous ne devons appeler personne sur la terre notre maître...

La seconde objection des orthodoxes c'est que je veux amener le chaos ; ils prétendent que la pratique de mes théories donnerait autant de religions que d'individus. Mais, répond notre Ecossais, il me semble que vous auriez tout autant le droit de dire que puisqu'il n'y a pas d'étalon de couleurs faisant autorité et que chacun apprécie pour son compte ce qui est vert,

bleu ou jaune, les gens arriveraient nécessairement à des conclusions opposées quant à la couleur d'un objet donné. En fait, je constate une unité merveilleuse dans les convictions de ceux qui ont vécu dans une communion intime avec Dieu. Qu'il s'agisse des anciens Hébreux, des chrétiens primitifs, des catholiques du moyen âge ou des évangéliques modernes, ils ne se disputent que sur les points qu'on prétend être réglés par une révélation faisant autorité. Le grand secret, à mon sens, du succès de nos évangélistes modernes, c'est que, en dépit de beaucoup d'éléments problématiques, ils annoncent à l'enfant prodigue que son Père qui l'aime attend son retour, qu'il veut pardonner, oublier le passé et l'aider, le guider pour le temps à venir.

La troisième objection contre ces vues-là, c'est qu'elles ébranlent la foi. — Si pour cette raison on doit être traité d'hérétique, répond le membre de l'Eglise libre d'Ecosse, alors l'Eglise romaine a eu raison de traiter Martin Luther d'hérétique ; car, dans toute l'histoire de l'Eglise, il n'y a eu probablement aucun homme qui ait fait autant que lui pour ébranler la foi de ces fidèles dévoués auxquels les controverses étaient pénibles.

Quant à l'autre reproche qu'on nous fait de représenter une tendance dangereuse, la réponse est singulièrement facile. Si une action est juste, aucun homme brave, et encore moins un homme croyant en Dieu, ne reculera par peur du danger. La timidité de l'Eglise à l'égard de la critique biblique a amené beaucoup plus de mal que le fait de regarder hardiment la vérité en face, dût-il paraître y avoir un lion dans le chemin.

Pour la jeunesse en particulier, parmi laquelle règne de nos jours un grand esprit de recherche et d'indépendance, — n'oublions pas que nous sommes en Ecosse, — il est absolument indispensable de montrer qu'une différence d'opinion, quant à la lettre de l'Ecriture, n'empêche nullement d'en vénérer l'esprit, comme l'ont fait les chrétiens dévoués de tous les âges. Il faut le faire pour que le monde ne soit pas privé de l'esprit de vrai discernement, venant de relations constantes avec le Saint-Esprit par Jésus-Christ. Si les éducateurs de la jeunesse leur

donnent toujours l'impression que la lettre et l'esprit de l'Écriture sont solidaires, doivent être maintenus ensemble ou tomber ensemble, alors voici ce qui arrivera. Lorsque les jeunes gens se trouveront hors d'état de résister aux conclusions des hommes de science et d'érudition, quant aux fragilités de la lettre, ils courront le danger ou bien de ne pas être fermes dans leurs propres convictions, ils perdront cet œil simple qui est nécessaire pour le développement spirituel; ou d'être fidèles à leur enseignement dans lequel on leur a appris qu'ayant renoncé à la lettre ils doivent également renoncer à l'esprit. Le premier de ces résultats se manifeste péniblement chez des multitudes d'hommes excellents; il empêche les disciples de Christ de manifester la vérité à travers la lumière de leurs vies. Ils ne cherchent pas même à le faire. Ainsi naît le funeste système en vertu duquel, c'est par la doctrine plutôt que par la vie de l'Église, par les préceptes plutôt que par l'exemple, que le monde doit être amené à Jésus-Christ. Rien au monde ne saurait imposer l'absence de franchise dans nos convictions. Par exemple, je ne vois pas qu'un homme soit obligé d'avoir une opinion tranchée sur la question de savoir dans quelle mesure le récit du troisième chapitre de la Genèse, l'histoire de la première faute, est strictement correct, pourvu qu'il ait le vif sentiment que, quant à lui, il vit autrement que ne l'exige sa vraie nature; qu'il est exclu du royaume spirituel de cet être mystérieux qu'il peut déjà découvrir obscurément comme le père de son esprit. On peut arriver à cette conviction (d'une façon plus ou moins intelligente) simplement par l'influence que produit le récit pour nous réveiller, sans qu'il soit nécessaire d'avoir une opinion sur la question de savoir comment il a été rédigé et écrit. Il en est de même des autres révélations dans l'Écriture. La vérité qu'il est nécessaire pour un homme de croire peut réveiller une réponse dans son propre être, par l'action sur le cœur de ce même Esprit saint qui anime les histoires.

Mais les avocats de l'autorité extérieure de l'Écriture insistent. « Renoncer à la Bible, répondit un jour un d'entre eux à notre laïque, comme un guide parfait, suprême de mon exis-



tence, serait me condamner à une vie sombre, mélancolique sur un océan sauvage, orageux, sans soleil, sans étoiles, sans carte, sans boussole pour me diriger, à une mort vivante. »

Et notre Ecossais ajoute : « Cet homme avait raison, mais cette mort vivante est la porte du royaume des cieux, bien que mon interlocuteur ne s'en doutât pas. » Il n'aurait pas dû s'effrayer. Il y a toujours un Dieu vivant ; il vaut mieux avoir confiance en lui qu'en la Bible. Si l'homme qui veut sauver sa vie doit la perdre, celui qui veut vivre doit descendre dans l'abîme profond où on rompt avec ce qu'on a de cher au monde, avec tout ce qui constitue l'idée qu'on se fait de la vie : maisons ou frères, parents, femmes, enfants, propriétés, principes ecclésiastiques, expériences spirituelles, communion chrétienne, Bible, doctrines essentielles, vérités vitales, quoi que ce soit en un mot qui constitue sa vie, tout doit être sacrifié au Dieu vivant. Il faut que le fidèle devienne pauvre, seul. Il doit descendre dans l'abîme ténébreux, sinistre abîme dans les dernières profondeurs duquel Jésus est descendu, jusqu'à ce que l'angoisse de son âme lui arrachât ce grand cri d'amertume : « Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ! » Ce fut là la crise de sa vie, c'est alors qu'il versa réellement son sang. A Gethsémané, il parut avoir finalement soumis sa volonté, mais il y avait encore quelque chose de plus élevé à sacrifier : sa vie. Et quelle idée se faisait-il de la vie ? C'était pour lui la conscience de la présence de son Père ; ce fut quand il vit que cela aussi devait être sacrifié qu'il poussa ce cri terrible.

Et toutefois ces mots mêmes, mon *Dieu*, mon *Dieu* ! montrent que sa foi était toujours inébranlable ; voilà ce qui, à mon sens, fut le vrai sacrifice. La simple vie physique, en effet, n'a jamais été estimée à un très haut prix par les hommes sérieux ; elle peut être librement sacrifiée, même par le bigot le plus égoïste, en vue de la récompense d'une existence supérieure ; mais c'est le sang d'une vie supérieure à la vie physique que Jésus versa. Voilà pourquoi il nous est dit qu'avant de rendre l'esprit, il savait que tout était accompli. La coupe que but Jésus, nous devons la boire aussi. Ainsi celui qui sacrifie au Dieu

vrai et juste, la vie même qu'il tire de la Bible, verra qu'elle ressuscitera de nouveau plus glorieuse que jamais et purifiée de tout alliage humain. C'est alors qu'il trouvera que la Bible est réellement la Parole de Dieu, parce qu'elle ne consistera ni en langage humain, ni même dans les conceptions des écrivains sacrés; mais dans l'Esprit de Christ dont ces conceptions ne sont que la faible expression et le langage n'est que le corps frêle et incertain... »

Nous avons tenu à citer ce long passage en son entier, parce qu'il met au jour tout l'esprit de notre laïque écossais. Nous ne sommes pas en face d'un savant, d'un docteur faisant de la théologie avec sa tête, mais d'un homme vivant de la vérité et aspirant à la saisir toujours plus vivifiante, plus lumineuse, de toutes les forces de son cœur et de sa conscience. Les problèmes qui passionnent cet industriel rompu aux affaires, sont des problèmes pratiques, des questions de vie et de mort. Nous sentons vibrer les cordes les plus intimes de son être, lorsqu'il a réellement le naïf courage, l'héroïsme de perdre sa vie pour la retrouver. « La fin, la substance de cette longue lettre, dit-il, la voici : croire une chose parce qu'elle peut être prouvée par l'Écriture, par la grammaire et le dictionnaire, c'est là du dogmatisme, du rationalisme, de la superstition ; croire parce que le Saint-Esprit nous illumine pour saisir la réalité de la vérité, indépendamment des canaux qui ont servi à la faire parvenir jusqu'à nous, c'est là la foi. »

Parce que notre laïque est profond, franc, il est également complet, impartial; vous en jugerez par les mesures de prudence qu'il recommande. Il sait qu'il est dangereux de troubler l'esprit des âmes simples. Nous devons toujours nous rappeler les paroles du Seigneur : « J'ai encore plusieurs choses à vous dire, mais vous ne pouvez les supporter maintenant. » C'est cependant une question de savoir si le moment n'est pas venu de prendre corps à corps les difficultés qui entourent les idées courantes sur l'inspiration de l'Écriture. Il a déjà constaté qu'on ne fait pas du bien mais plutôt du mal, en mettant en avant des vues pour lesquelles les esprits ne sont pas préparés. Mais quant à la question de l'inspiration elle a été déjà suffisamment portée

devant le public pour troubler notre confiance dans les vues de nos ancêtres et parmi la jeunesse en particulier.

Ce n'est pas que ce courageux laïque si bien équilibré, se dissimule en rien la crise qu'il ne peut manquer de provoquer dans bien des esprits, mais cette crise il la croit indispensable, salutaire. Pour quelques personnes il n'y aura probablement pas de période de la vie plus agitée, plus mémorable que lorsque les yeux, qui dès l'enfance ont été incessamment fixés sur le côté divin de l'Écriture, se portent sur cet autre côté qui est éminemment humain. S'il s'agit d'un homme maintenu ferme dans la foi et humble de cœur par la pleine confiance que les voies de Dieu sont plus élevées que les nôtres, au bout de quelque temps, il trouvera que son premier pas a provoqué chez lui un choc, simplement parce qu'il l'a conduit d'une position qui était presque une prison, dans un air plus libre, dans une région plus étendue, où son âme a été vivement mise en demeure de s'épanouir en aspirations plus larges et son œil de s'habituer à une plus vive lumière. Alors aussi il trouvera bientôt qu'il peut respirer aussi librement et voir aussi clairement dans cette région, qu'il pouvait le faire dans la précédente et que la seconde est en somme plus fortifiante, plus noble.

Ici, comme toujours, notre laïque écossais parle de choses dont il a fait personnellement l'expérience. « Sans doute, dit-il, ces vues-là sont surprenantes, alarmantes pour un public qui pendant deux siècles a été accoutumé à avoir d'autres vues sur l'inspiration. Je me souviens combien je fus inquiet, il y a vingt ans, lorsque ces vues-là me furent présentées. Mais, plus je vis, plus je suis convaincu que ce sont là les vrais principes et qu'il faut du temps et de la patience pour reconnaître que, bien loin d'ébranler notre confiance en la Bible, comme bien des personnes le craignent, la Bible conquiert une position inébranlable de gloire et de puissance, qui ne peut jamais être atteinte, aussi longtemps que l'esprit de l'homme est maintenu dans les idées traditionnelles. »

Vous le voyez, ce n'est pas précisément à passer une heure de distraction en entendant une conférence amusante que vous avez été conviés aujourd'hui. L'étude des sujets abordés ne



saurait détonner avec la sanctification du dimanche. Notre Ecosais ne s'en cache pas. Il soulève des questions alarmantes ; il entend bien provoquer une évolution, amener une crise. Nous sommes mis en demeure d'examiner impartialement les bases de nos espérances chrétiennes.

Cette crise, toutefois, il la croit non seulement indispensable, mais salutaire. Ce n'est qu'après en être sorti victorieux qu'on peut se sentir arrivé à l'âge de majorité en matières religieuses, parce qu'on a assis sa foi personnelle sur Jésus-Christ, le Rocher des siècles.

Dimanche prochain nous verrons ce que notre membre de l'Eglise libre d'Ecosse a encore à nous dire pour faire aboutir à bien cette crise à laquelle, de nos jours, ne saurait échapper aucun protestant vraiment digne de son nom.

*(A suivre.)*

---